

1966

Suzanne KENNELLY

Volume 30, Number 2, 2018

Au coeur de la francophonie de l'Ouest canadien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1052469ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1052469ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

KENNELLY, S. (2018). 1966. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 30(2), 425–431.
<https://doi.org/10.7202/1052469ar>

1966

Suzanne KENNELLY

Toc, toc, toc. La poussière de craie laissée par les élèves sur la poignée fait tout à coup des pirouettes dans l'espace. Elle semble flotter un instant, bercée par la traînée lumineuse venant des fenêtres entrouvertes, avant de se répandre lentement sur le plancher de bois franc.

Le regard de l'enseignante est sans appel. Pas un geste sinon, gare à vos jointures!

Pourtant, les cognements suivis du grincement de la vieille porte vitrée nous appellent carrément. Qui peut bien venir interrompre cette heure de catéchisme où les âmes seront sauvées bien malgré elles?

Assise tout au fond de la classe, je peux observer la scène et laisser libre cours à ma curiosité grandissante. J'entrevois son pied dodu avant même qu'elle ne fasse son apparition. Un petit morceau de papier blanc au bout des doigts, mademoiselle Bilodeau s'excuse à profusion. Elle s'approche du tableau, la tête légèrement inclinée, comme en constante prière. J'ignore ce qu'elle souhaite expier: à mes yeux d'enfant, elle n'a rien à se reprocher. Sa présence est discrète. Son dévouement, légendaire. Chaque matin, son petit bras potelé agite la cloche qui résonne jusqu'au fond de la cour, annonçant que les cris et les rires devront attendre quelques heures avant de se faire entendre à nouveau.

Jour après jour, alors qu'on défile en rang d'oignons vers la récréation, je la vois qui martèle avec ferveur le clavier de sa machine à écrire. Elle répond au téléphone, surveille d'un œil indulgent les indisciplinées, donne un verre d'eau aux estomacs brouillés et applique l'indispensable mercurochrome aux genoux écorchés.

En fin de journée, après avoir soigneusement rangé son bureau, elle ferme à clé la grande porte d'entrée principale qu'elle tire de toutes ses forces pour s'assurer qu'elle soit bien verrouillée. Puis elle rentre chez elle. Comme tout le monde au village, je sais qu'elle habite dans une pension tenue par la sœur du bedeau. Mais le reste, je l'imagine à peine.

Sa seule extravagance semble être un magnifique chapeau de feutre vert qu'elle porte légèrement incliné, comme un clin d'œil coquin à qui l'observe. Il ne la quitte pas, des premières lueurs du printemps aux grands froids qui balaient la rue principale en hiver. Un jour, quand je serai grande, j'en aurai un pareil.

Pour le moment, j'ai d'autres préoccupations. Je viens d'entendre mon nom retentir pendant que 22 paires d'yeux se tournent dans ma direction. Sœur Marie-Marguerite, l'institutrice, me rappelle à l'ordre. Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur le billet qu'on vient de lui remettre, elle proclame d'un ton sérieux, le seul qu'elle utilise avec nous: «Suzanne, venez me voir avant la récréation».

Qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour mériter cela? Je m'efforce de fouiller les recoins de mon cerveau pour quelque manquement aux règlements très stricts qui encadrent la vie scolaire au Couvent des Sœurs de Notre-Dame du Bon Conseil. Je repasse en toute hâte les 10 commandements pour tenter d'isoler celui qui vient de me mettre dans de beaux draps. Rien. Toujours rien.

Sœur Marie-Marguerite se retourne vers le grand tableau pour y inscrire la longue liste de devoirs à compléter, sans exception. Son voile se soulève, comme une vague noire.

Je compte les minutes, les secondes et les battements de cœur qui se font de plus en plus rapides jusqu'à ce que mes camarades soient libérées de leur pupitre. Je n'ose pas bouger de ma chaise. Je reste silencieuse, la permission de prononcer un quelconque mot se faisant attendre. Elle me fait enfin signe d'approcher. Mes jambes hésitent. J'essaie tant bien que mal de ne pas trébucher. J'ai à peine le temps de lever les yeux vers elle qu'elle m'annonce que je dois me rendre de ce pas chez madame la Directrice. Rien de très rassurant.

Je prends donc le chemin qui me mène au bout d'un long corridor beige qui contraste en ce moment avec mes joues empourprées. Les portraits des Saints-Martyrs-Canadiens sur les murs me jugent en silence. Je cogne. C'est la voix de mademoiselle Bilodeau qui me demande de patienter. Je ne suis pas la seule à être convoquée cet après-midi puisqu'une autre élève occupe une chaise droite qui longe le mur opposé, Florence Tremblay. Florence est une de ces enfants qui ne se laissent pas aimer facilement. Et soudain, tout devient clair. Voilà la raison de cette convocation. Hier, pendant une partie de ballon-chasseur plutôt relevée, Florence m'a poussée, indignée par un but compté mais surtout par la grimace victorieuse que je lui ai adressée. J'ai atterri brutalement sur l'asphalte. Elle voulait gagner à tout prix, et moi aussi je l'avoue. Une recette parfaite pour des coudes éraflés. Nous allons recevoir une leçon de civisme, accompagnée bien sûr de retenue en fin de journée. Après quelques instants qui me semblent interminables, mademoiselle Bilodeau, en fidèle cerbère, ouvre la porte derrière laquelle se trouve l'autorité suprême. J'y entre, seule, en sentant dans mon dos le regard assassin de Florence qui semble avoir oublié en cet instant précis que le pardon est une vertu cardinale.

Encadrée par deux immenses fougères, le Christ en croix surplombant la scène, Mère Marie-Rose, plume fontaine à la main, se concentre sur un large document qui occupe une bonne partie de la surface de son bureau. Le vernis de ce meuble imposant scintille: on pourrait s'y admirer tant il brille, mais la faute d'orgueil devrait être confessée sans retard. Supérieure et directrice, Mère Marie-Rose supervise les rassemblements du vendredi où l'on entonne solennellement l'hymne national. Elle ne manque aucune célébration d'ordre religieux et applaudit généralement sans grand enthousiasme les spectacles de fin d'année, moment magique s'il en est un pour l'actrice que je souhaite secrètement devenir. Mes parents seraient plutôt contrariés d'apprendre que mes rêveries alimentent généreusement cette fantaisie.

Pour le reste, comme pour le Saint-Esprit, on la devine plus qu'on ne la voit. Elle dépose sa plume et lève la tête d'un geste mesuré. Je me prépare au pire, mais loin de toute attente, je vois sur ses lèvres pâlottes un demi-sourire qui s'esquisse.

«J'ai croisé vos parents la semaine dernière» me dit-elle, sur un ton dont l'intention m'échappe. Puis elle ajoute: «Je leur ai fait part d'un projet pour lequel votre aide me serait la bienvenue.» Mon aide, à moi? Étrange affirmation. Elle poursuit.

«Notre couvent héberge des religieuses dont la santé est précaire. Le grand calvaire de plusieurs d'entre elles, toutes des enseignantes de carrière, c'est de perdre la vue. Nous leur faisons tous les jours la lecture des Saintes Écritures, et il y a tant de si beaux textes dont leurs âmes pourraient bénéficier.

Je ne comprends toujours pas ce qu'elle attend de moi. Mon cerveau essaie tant bien que mal de s'ajuster aux paroles que j'entends. Cela doit paraître dans les plis qui se forment au coin de mes yeux tant j'essaie de me concentrer sur ce qu'elle dit. En fait, je voudrais plus que tout au monde en ce moment, replacer la chaussette noire qui glisse en chute libre de mon genou vers ma cheville. Je n'ose aucun mouvement, si ce n'est que celui de respirer.

«Je vous ai entendue déclamer un poème au spectacle de Noël l'an dernier. Votre voix est forte et votre diction excellente. Je crois que vous pourriez très bien vous acquitter de la tâche que je veux vous confier.»

Elle se lève et se retourne vers une imposante bibliothèque lourdement ornée. Je pense immédiatement à mon père, qui m'apprend chaque jour l'amour des livres. Il serait en transe à la seule vue de toutes ces merveilles. Dans un geste quasi solennel, elle passe la main sur quelques reliures avant de s'arrêter un moment pour réfléchir. Elle fait un pas vers l'arrière, penche légèrement la tête, croise les mains l'une sur l'autre et laisse son regard balayer les rangées jusqu'à ce qu'elle trouve exactement ce qu'elle cherche. Voilà qui sera tout à fait approprié, mon enfant.»

Elle saisit un livre et l'effleure contre son habit sévère, tout près de son cœur. Le geste semble instinctif, empreint d'une certaine révérence, pourtant évidente à mes yeux d'écolière. Puis elle me le tend. Son regard et une légère hésitation ne laissent aucun doute sur la responsabilité qu'elle me confie.

Menaud, maître-draveur! J'ai un vague souvenir du titre, fort probablement entendu à la télévision de Radio-Canada que mes parents écoutent avec dévotion.

«Monseigneur Félix-Antoine Savard est un écrivain que j'ai toujours beaucoup admiré.» Cette confiance se voulant rassurante, pourquoi déclenche-t-elle plutôt chez moi un sentiment d'angoisse?

Dans ma confusion naïve, j'ose un impertinent «Pourquoi?» que je n'ai même pas le temps de regretter.

«Il était vicaire à La Malbaie vers la fin des années 20. Je l'ai connu à cette époque car je suis originaire de la région.» Je vois soudainement la directrice sous un tout autre jour et je ne sais plus quoi faire puisqu'elle me parle comme à une vraie personne, à cent lieues de l'enfant rêveuse et distraite que je crois être. «Je ne veux pas faire de médisance» dit-elle, « mais il semblait préférer de beaucoup passer du temps en forêt plutôt qu'au presbytère.» Elle étouffe un petit rire et fait une courte pause, rassemble sa pensée et ajoute: «Je peux certainement dire sans me tromper qu'il est un grand défenseur de la race canadienne-française!»

Et peu à peu, devant moi, la transformation s'opère. La religieuse austère cède la place à l'enseignante dévouée qui, elle, s'efface devant la citoyenne engagée qui laisse à son tour entrevoir la femme passionnée. Elles me parlent chacune à leur tour de la foi, de la colonisation, de l'appartenance et de la poésie grandiose que recèle cet ouvrage. Je m'étonne de constater que les intonations de Mère Marie-Rose suscitent dans ma tête des images du Saint-Laurent.

Sa voix, calme et contenue tout d'abord, miroite comme si la brise se plaisait à la chatouiller. Puis elle prend de petites envolées soulignant ici et là un passage important. Par moments, elle se gonfle et proteste sous l'effet des émotions qui se succèdent en rapides. Puis il y a accalmie. Quand les glaces d'un court moment de silence se brisent, elle s'enflamme à nouveau et me décrit les personnages qu'elle semble saisir au plus profond de leurs âmes. C'est par sa voix que j'entre dans ce Nouveau Monde.

Je suis le petit estuaire que le fleuve des mots ramène à la vie.

Le vocabulaire que Mère Marie-Rose emploie semble d'une autre époque, du temps où elle était sûrement une enfant maigrichonne, l'âge adulte et les vœux de pauvreté ayant confirmé la tendance. «La version que vous lirez est la troisième» me dit-elle, «un chef-d'œuvre écrit bien avant votre naissance.» Elle précise qu'il y est question de braves hommes, d'aventures périlleuses, de courage, de l'attachement à la terre. Les dictionnaires qui trônent dans la bibliothèque familiale auront fort à faire pour rendre justice à cet ouvrage.

Pour un instant, mes pensées s'égarer. Je pense à Florence. Est-elle encore à poiroter dans le corridor? Est-ce que je devrai écrire 100 fois «Tu aimeras ton prochain comme toi-même», ce qui me privera de mon heure de jeu avant le souper pendant au moins trois jours? Ce que j'ignore, c'est que Florence attend sa mère qui l'amènera chez le dentiste et qu'aucune délatrice ne s'est manifestée pour décrier notre comportement belligérant dans la cour d'école. J'aurai de la chance, encore une fois.

«Un de nos paroissiens nous a généreusement prêté son magnétophone pour qu'on puisse enregistrer votre lecture à voix haute.» Mes aspirations artistiques prennent soudain du galon. «Mademoiselle Bilodeau fera les arrangements nécessaires avec vos parents pour que vous puissiez commencer lundi prochain.» Sur cette déclaration, elle se lève et me signifie que notre rencontre est terminée.

Je retourne en classe, happée par le brouhaha des élèves qui regagnent leur pupitre en papotant. Grisée par la surprise et la lourde responsabilité que l'on vient de me confier, j'oublierai de noter mes devoirs de mathématiques ce jour-là. Je devrai appeler mon amie Rosette, qui, elle, n'oublie jamais rien et qui se fera un plaisir de venir à la maison les faire avec moi.

Fidèle à son engagement, Mère Marie-Rose m'attend à 15h30 le lundi suivant pour m'accompagner de l'autre côté de la porte qui mène dans l'aile du couvent qui nous est strictement interdite d'accès. Des odeurs de lampion et de prière y flottent. Les boiseries sont parfaitement astiquées, les planchers craquent sous nos pas. Je croise quelques religieuses, dos courbés, lunettes épaisses et mains indigentes qui se ferment sur des chapelets

usés par les supplications. Ce qui me frappe tout d'abord, c'est le silence, puis leurs visages qui sont étonnamment paisibles. Elles semblent parfaitement satisfaites de leur sort, moi qui les croyais prisonnières et sans joie. C'est pour elles que je ferai de mon mieux.

Je suis maintenant assise devant un immense magnétophone, gracieuseté du notaire Caron. Et, dans l'attente des mots que j'y déposerai avec toute l'émotion d'une fillette de 11 ans, un microphone. Nous deviendrons de très grands amis.

Suzanne Kennelly concentre ses énergies dans deux univers qui lui sont chers: celui de la musique et celui des mots. Fièrement Manitobaine, elle se passionne pour le jazz et la chanson française comme auteure-compositrice-interprète et s'investit également dans l'écriture de nouvelles littéraires et de pièces de théâtre. Du bonheur à profusion! Ses textes ont été publiés entre autres aux Éditions du Blé, dans la publication récente (2017) *BREF! 150 nouvelles pancanadiennes*, et dans les *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*.